

W. von Humboldt en périphérie d'Empire : de la tragédie à la farce

Nodar LADARIA
Université Ilya, Tbilissi

Résumé : Quel sens doit-on donner au terme de «réception» lorsqu'il s'agit d'un phénomène aussi complexe et si profondément travaillé que la conception humboldtienne du langage ? Cet article envisage deux possibilités. D'une part, la traduction des œuvres et leur interprétation académique par le linguiste G. Ramišvili, de l'autre l'introduction de Humboldt comme autorité dans la conscience des masses dans le travail de propagande politique de Zviad Gamsakhurdia, leader du mouvement de libération nationale puis premier président de la Géorgie indépendante.

L'exemple de Ramišvili représente la tragédie du chercheur obligé de mener sa carrière scientifique dans une langue étrangère. C'est l'idée humboldtienne de langue comme activité et comme vision du monde qui lui fait considérer le bilinguisme comme «nuisible» pour le développement de la conscience humaine.

Si Zviad Gamsakhurdia ne peut être considéré comme un spécialiste de Humboldt, c'est bien à la suite de sa propagande qu'au début des années 1990 le nom de Humboldt se trouvait sur les lèvres d'une masse de Géorgiens socialement et politiquement actifs.

L'article oppose la farce et la tragédie.

Mots-clés : bilinguisme ; Géorgie ; Humboldt ; libération nationale ; intellectuels ; langue et pensée.

Quel sens doit-on donner au terme de «réception» lorsqu'il s'agit d'un phénomène aussi complexe et si profondément travaillé que la conception humboldtienne du langage ? Peut-on considérer comme une «réception», par exemple, la présence d'un ou de quelques cours de spécialisation dans un programme universitaire ? Ou doit-on examiner les thèmes et la quantité des thèses soutenues, des articles et des livres publiés ?

Ou peut-être, à la suite d'Antonio Gramsci, doit-on chercher les traces de Humboldt dans des endroits tout autres, à savoir «dans la langue elle-même, qui n'est pas un ensemble de mots grammaticalement vides de contenu, mais de notions et de concepts déterminés ; dans la religion populaire et, ainsi, dans tout le système de croyances, de superstitions, d'opinions, de façons de voir et de faire, bref, dans tout ce qu'on appelle généralement le 'folklore' ?» (Gramsci, 1975, v. 2, p. 1375)¹

Notons que dans ce passage des *Carnets de prison* on peut aussi déceler une trace certaine de la dite réception. Cela n'a rien d'étonnant, tant est grand l'apport du penseur allemand dans notre conception du langage. Or, de façon paradoxale, c'est bien la grandeur de cet apport qui rend complexe la question posée, dans la mesure où une partie de l'influence exercée sur la pensée scientifique et philosophique est devenue par la suite un ensemble de lieux communs de la philosophie et de la science et, par conséquent, de la conscience quotidienne.

C'est pourquoi on peut trouver quelque intérêt dans ce qui n'est qu'une très mince couche de réflexions, ne se distinguant du reste que par sa signification/importance objective, son originalité, ou son action sur des sphères tout autres de la vie sociale. Ce ne sera pas une révélation que d'affirmer qu'à la différence de la Russie, on ne trouvera sur le terrain géorgien ni la glèbe fertile du structuralisme, ni même cet arbre poussant solitaire qu'est la «philosophie de l'âge d'argent». On peut néanmoins dégager/mettre en évidence deux exemples relativement originaux. Dans un cas W. von Humboldt a servi de refuge ou de consolation pour un intellectuel souffrant, dans l'autre, de prétexte à l'appel à l'action des masses populaires, c'est-à-dire à la démagogie à l'état pur.

1. LA TRAGÉDIE

Un exemple d'appropriation scientifique de l'héritage humboldtien est donné par le linguiste géorgien Guram Ramišvili, même si on doit souligner que les conséquences en dépassent sensiblement la sphère académique.

¹ ...nel linguaggio stesso, che è un insieme di nozioni e di concetti determinati e non già e solo di parole grammaticalmente vuote di contenuto ; nel senso comune e buon senso ; nella religione popolare e anche quindi in tutto il sistema di credenze, superstizioni, opinioni, modi di vedere e di operare che si affacciano in quello che generalmente si chiama 'folklore'.

Guram Ramišvili est né en 1932 à Tbilissi. La seconde date marquant sa biographie, que célèbrent d'une seule voix ses disciples, fut l'attribution à la fin des années 1960 d'une bourse Humboldt. Il fut le premier scientifique géorgien à bénéficier de cette possibilité encore rarissime à l'époque, et il passa un temps assez long à l'université de Bonn à s'occuper de problèmes de linguistique.

Essayons de proposer des éléments de réponse à la question de savoir : pourquoi précisément Humboldt ?

Une première réponse possible se trouve dans le fameux «trinitarisme» du marxisme-léninisme, qui s'insérait dans le contexte historique de la pensée humaine par le biais de trois sources et de trois parties constituantes. Il ne faut pas oublier qu'il s'agissait bien de trois «sources», et non de «fondements» ou de «prémises», bien de «parties constituantes» et non, disons, de «composants». Cette approche quasi-religieuse du choix des mots révèle encore un aspect du «trinitarisme» : une pieuse liturgie dans l'expression, un dogmatisme sec dans l'interprétation, une sévère *akribija* (intransigeance) dans le choix des objets. Voilà pourquoi il était permis et sans danger de citer Adam Smith mais pas Ludwig von Mises, Henri Saint-Simon mais pas Herbert Marcuse, Emmanuel Kant mais pas Martin Heidegger.

W. von Humboldt eut la chance de recevoir de l'idéologie soviétique le qualificatif de «progressiste», qui lui garantissait un libre passage à travers le rideau de fer. Il ne faut cependant pas imaginer que le choix de Guram Ramišvili ait été guidé par un pur conformisme politique. Comme on le verra par la suite, il n'y avait là nul conformisme. Remarquons pour commencer que dans ses textes on ne rencontre que très rarement les citations de Marx-Engels-Lénine habituelles pour l'époque.

Le deuxième facteur sur lequel reposait la proximité spirituelle entre le chercheur et son objet d'étude est ce qu'on peut appeler du terme allemand de *Geist*. Rien n'était plus en résonance avec les attentes cachées des intellectuels géorgiens que l'esprit du romantisme allemand. C'est bien ce *Geist* qui les attirait depuis le plus jeune âge, quand, en prenant des cours particuliers chez une Tante Erna ou une Frau Therese qu'on trouvait encore à l'époque dans les vieux quartiers de Tbilissi, ils feuilletaient un album d'étonnantes et touchantes gravures représentant des scènes de *Faust*. Il s'avéra plus tard que ce n'était pas tant le *Geist* que le *Volksgeist*, c'est-à-dire le rêve secret et toujours imprononçable de l'indépendance nationale.

Il serait cependant difficile d'attribuer l'exemple de Ramišvili à un simple concours de circonstances. On peut y voir plutôt la confirmation de l'idée hégélienne que les grandes actions ne peuvent s'accomplir sans passion. Et la passion, Ramišvili en avait son saoul, ce qui lui valut de la part de ses collègues allemands lors de son stage le surnom de *Ramboldt*.

Une nature énergique et une énorme réserve de charme personnel ne pouvaient se satisfaire d'une simple activité académique, c'est pourquoi Ramišvili s'employa à mettre en pratique le savoir qu'il avait puisé dans l'œuvre du linguiste allemand. Quoi de plus convenable à cette tâche que

l'éducation de la nouvelle génération ? En 1981 il fonda à Tbilissi un établissement d'expérimentation pédagogique, avec un enseignement renforcé de l'allemand.

Il était initialement prévu de dispenser en allemand tous les cours, mais ce projet rencontra très vite des obstacles objectifs, et la liste des matières «étrangères» se limita aux travaux manuels et au chant. Il convient de mentionner que les élèves de «l'Ecole Ramišvili», dénommée plus tard le Gymnase allemand, et actuellement l'Ecole publique n° 6, n'ont jamais porté le foulard des pionniers ou l'uniforme scolaire, que ce soit à l'époque de la «stagnation» brejnévienne ou du «dressage» andropovien. Et cela, même si la Géorgie, en dépit des mythes qui circulaient parmi les intellectuels moscovites ou léningradois, venant à Tbilissi pour célébrer un mariage ou un baptême dans les églises locales, n'avait rien d'une oasis anti-soviétique ou d'un paradis libertaire pour une «économie de l'ombre».

L'idée de base du fondateur était de faire renaître le coloris particulier de Tbilissi, centre culturel cosmopolite, qui pendant des décennies avait été formé de plusieurs composantes : géorgienne, arménienne, orientale, russe, allemande. La présence allemande à Tbilissi était due à l'immigrations des Souabes dans le premier quart du XIX^{ème} siècle, qui s'était accomplie en deux vagues : en 1814 puis en 1818-1820.

Le résultat de cette immigration fut la formation en Géorgie de plusieurs colonies allemandes, et à Tbilissi même d'un assez grand quartier allemand, avec une puissante communauté luthérienne, active jusqu'à nos jours.

Après la soviétisation de la Géorgie en 1921, la configuration nationale de la ville subit des modifications radicales. En 1926 sa diversité ethnique se vit sensiblement diminuer à cause de l'importation d'une main d'œuvre bon marché en provenance des villages de Géorgie occidentale, et plus tard en raison des déportations de l'époque stalinienne.

A n'en pas douter, c'est bien l'apport du pouvoir soviétique à la transformation de la composition ethnique qui fut la raison d'un fatal malentendu. En effet, Ramišvili, tout empli d'esprit romantique, tout comme bien d'autres, n'avait pas vu que l'aspect de la ville qui avait disparu avec l'arrivée du pouvoir soviétique ne témoignait ni de l'indépendance nationale ni de la «tolérance innée» des Géorgiens, mais bien de leur appartenance à un immense Empire, où l'église luthérienne qui se dressait paisiblement sur la rive gauche de la rivière Kura ne jouait pas d'autre rôle que le tapis géorgien sous le derrière de Čičikov, le héros des *Âmes mortes*, quittant la ville de *N*. Evidemment, entrer deux fois dans la même rivière s'avérant impossible, l'idylle tbilissienne resta confinée au passé, mais on réussit à former toute une cohorte d'intellectuels, une véritable *Dauids-bündler*², qui furent aux premiers rangs du mouvement de libération natio-

² Il s'agit d'une société imaginaire de jeunes patriotes allemands, créée par le compositeur Robert Schumann (1810-1856) pour son cycle de piano *Karnaval* (1834). L'expression, devenue nom commun, en est venue à désigner tout cercle d'enthousiastes idéalistes, [NdT.]

nale au début des années 1990. Nombre d'entre eux occupent encore aujourd'hui une place de choix dans la vie publique géorgienne, mais ne se remémorent plus qu'avec peine la date de la mort du maître bien aimé.

Nous n'évoquerons pas plus cette date, d'autant plus que ce n'est pas là que réside la tragédie de Guram Ramišvili, pas plus que le fait qu'aucun de ses deux ouvrages originaux de linguistique ne se trouve dans la plus grande bibliothèque du pays, celle du Parlement. La tragédie du professeur, qui est en même temps celle de la réception de Humboldt en Géorgie, est d'une nature plus subtile.

Nous aurons recours à la postface que Ramišvili écrivit pour le recueil de travaux choisis de W. von Humboldt (Ramišvili, 1985), sous le titre de «De l'anthropologie comparée à la linguistique comparée». Voici comment il explicite le sens du mot «comparée» chez Humboldt :

Pour étudier les différences, ne pas partir des conditions et circonstances extérieures, mais de la 'forme interne du caractère' (que l'individu soit n'est pas capable de modifier, soit ne peut le faire qu'à un degré insignifiant).

C'est en cela que Humboldt voyait la cause véritable de différence des caractères, et il appelait pour la découvrir à des 'observations plus profondes'. Ses propres observations sur le caractère grec et aussi français étaient toujours en concordance avec cette haute exigence. (Ramišvili, 1985, p. 309-310)

Il n'est pas difficile de déceler tout ce qu'a de pathétique semblable déclaration, et même si notre interprétation pêche par son caractère superficiel, cela ne l'empêchera pas d'être vraie. Il suffit de se souvenir de la fameuse «question fondamentale de la philosophie» sur le rapport entre l'existence et la conscience pour que surgisse la protestation cachée dans cette citation : au caractère concret des conditions sociales soumises au changement et conditionnant la conscience est opposé quelque chose d'intérieur, une donnée de départ, que l'individu lui-même «soit n'est pas capable de modifier, soit ne peut le faire qu'à un degré insignifiant». Certes, en 1985, le degré de courage nécessaire pour une telle interprétation n'est en rien comparable à celui qu'on pouvait payer de sa vie quelques décennies plus tôt, mais on ne peut passer sous silence la criante contradiction avec un des mantras les plus célèbres du marxisme, affirmant que le monde n'était plus à expliquer mais à changer.

Mais la réalité n'est jamais unilatérale, et le traitement médical évite rarement les effets secondaires. Cette opposition au marxisme non violente et sanctifiée par la présence de W. von Humboldt suscita chez Ramišvili une surinterprétation de la notion de «caractère national». Hors de la sphère académique on l'entendit fréquemment faire des déclarations dont l'esprit était que nous, les Géorgiens, avons toujours été plus proches des Allemands, à cause de notre adhésion générale au platonisme, alors que les Arméniens, par exemple, avec leur sévère aristotélisme, étaient plutôt parents des Anglo-Saxons. Des jugements de ce type, il les proférait souvent lors de longues conversations à table avec ses élèves. Dans cette habitude il

y avait bien quelque chose d'allemand, qui rappelait les célèbres *Tischsprachen* de Martin Luther.

Il ne faut pas, néanmoins, sous-estimer la force d'un semblable doublement : ce qui dans un article académique passe pour une remarque sans conséquence, dans un canal plus informel mais plus efficient, transformait W. von Humboldt en un procédé de légitimation du primordialisme dans les départements et laboratoires d'ethnologie.

C'est justement à cette perception simpliste du romantisme allemand qu'est dû en Géorgie le succès, même s'il fut de courte durée, d'une discipline scientifique douteuse, l'*ethnopsychologie*. Seule l'approche pragmatique régnant dans le milieu étudiant, en d'autres termes l'attrait pour les disciplines financièrement rentables, a pu sauver nos universités de l'emprise de cette fausse science.

Revenons alors au texte considéré. Ramišvili mentionne les obstacles qui s'opposent à ce qu'il appelle la Renaissance humboldtienne, sans toutefois clairement expliciter la nature et le caractère de cette renaissance. Ces obstacles sont de deux sortes : 1) une mauvaise compréhension du signe linguistique, et 2) une croyance naïve dans le «postulat de l'immédiateté.»

Examinons ces obstacles dans leur spécificité.

1) Que doit-on entendre par «mauvaise compréhension du signe linguistique»? Ramišvili explique :

En considérant le mot comme un signe, la logique naïve n'en envisage que l'aspect sonore. S'il en est ainsi, le mot n'est qu'un 'signe matériel' pour un concept donné d'avance, et la 'signification du mot' est identifiée à un sens existant en dehors de la langue. Cela donne l'impression que le contact avec le monde et le processus de formation de concept se produisent avant la langue et à l'extérieur de celle-ci, et que le résultat de cet acte est incarné dans le mot 'audible'.

Voici également un commentaire en bas de page, qui proclame :

Même des expressions courantes telles que 'le mot a une signification' ou 'le mot change de signification' contribuent à cela. En ce sens, la 'signification' comme quelque chose d'instable et sujet à changement appartient au mot comme signe matériel. Mais en réalité, elle est le noyau du mot, qui est le pivot principal autour duquel se forment les concepts.

Le sens de ce qui vient d'être dit se résume à ceci: une mauvaise compréhension du signe linguistique consiste en ce que, si elle ne reconnaît pas totalement l'indépendance réciproque de la forme et du contenu, au moins admet-elle qu'on puisse les examiner séparément.

Pour définir la *signification*, nous sommes à nouveau confrontés à l'affirmation de quelque chose d'immuable, de non soumis au changement. La possibilité qu'un mot comme signe matériel *s'applique* à des valeurs

différentes dans différentes conditions historiques, sociales ou situationnelle n'est pas pris en considération.

Deux métaphores sont particulièrement intéressantes dans cet exemple : le «noyau» et le «pivot». Mais que signifient-elles au juste? Ou mieux encore: qu'expliquent-elles? C'est une combinaison curieuse qui apparaît : le tissu du texte humboldtien, romantique par la forme, est confronté à un mode d'interprétation d'essence médiévale. J'appelle «médiévale» cette méthode par laquelle l'interprète ne remarque pas la distance entre lui-même et son objet, et tente de toutes ses forces sinon de s'identifier, du moins de fusionner avec lui. Mais nous n'arriverons jamais à expliquer scientifiquement, par exemple, les textes patristiques, si nous prenons pour de véritables définitions des lieux communs comme celui-ci : «La prière est l'arme spirituelle du chrétien.»

Plus caractéristique encore, en ce sens, est le passage suivant:

... la faiblesse de la théorie générale de la signification s'énonce dans le fait que la fonction du langage est considérée par cette théorie dans la désignation des propriétés substantielles ou purement ontologiques de choses existant en elles-mêmes...

Jusqu'à présent, tout est en ordre: une telle théorie de la signification serait effectivement à sens unique. Mais la critique qui suit immédiatement ce passage est très symptomatique :

... elle ignore le fait que si cela était prescrit une fois pour toutes par la nature des choses, la classification de l'expérience dans toutes les langues serait uniforme et homogène.

Mais la diversité des «classification de l'expérience» n'est une condition ni nécessaire ni suffisante pour affirmer qu'elle ne repose que sur la diversité des langues, qui, à leur tour, seraient le seul facteur déterminant la «vision» du monde. Ici on ne tient simplement pas compte du fait que dans la classification de l'expérience ce n'est pas seulement la «composition objectale» de la réalité qui joue un rôle déterminant, mais aussi la place du sujet dans cette réalité, c'est-à-dire la distance, pour ainsi dire, le «rapprochement de travail». Après tout, si une langue désigne du même mot le singe et le perroquet, cela n'a rien à voir avec une absence de «noyaux» et de «pivots», mais avec le fait que, de par la place qu'occupe le sujet dans un monde donné ayant des besoins donnés, les différences entre des petits animaux qui vivent dans les arbres ne sont pas essentielles, mais que seule compte le fait que la méthode pour les chasser soit la même. En d'autres termes, du point de vue du pompier, la différence significative entre le violon et le piano en sera toujours la durée de combustion.

Par conséquent, en décrivant le premier obstacle, nous rencontrons une négligence envers la distance entre l'observateur (l'interprète) et l'objet (le texte de Humboldt). Mais il serait imprudent de voir là une particularité stable des considérations de Ramišvili. Au contraire, en expliquant

l'essence du second obstacle, il met clairement en évidence la nécessité de tenir compte de cette distance.

2) Donnons la parole à notre auteur : «là où, selon la logique naïve, l'homme a un accès direct au monde des objets, on doit découvrir l'action médiante de la langue» (p. 316). Il est ainsi entendu que la réalité ne nous est pas donnée directement : lors de la perception, le médiateur entre le sujet et l'objet est l'appareil perceptif, et lors de la compréhension [*osmyslenie*], c'est la langue, considérée comme principe producteur et non comme produit, comme *energeia* et non comme *ergon*.

Curieusement, cette idée fait écho à l'une des thèses principales du célèbre ouvrage de Merab Mamardašvili *L'idéal classique et non classique de rationalité* : «L'illusion principale, c'est bien sûr celle d'un espace vide entre notre regard soi-disant désincarné et son objet visible.» La base scientifique de cette idée est la théorie quantique.

Et qu'est-ce qui se dissimule chez Guram Ramišvili sous le terme brumeux et peu approprié de «logique naïve», selon laquelle l'homme serait supposé avoir un accès direct au monde des objets? L'expression la plus adéquate de cette «logique naïve», nous l'avons trouvée dans la citation suivante :

Pour tout scientifique naturaliste qui n'est pas égaré par la philosophie professorale, comme pour tout matérialiste, la sensation est véritablement un lien direct de la conscience avec le monde extérieur, c'est la transformation de l'énergie de l'excitation externe en un fait de conscience. Cette transformation, chacun d'entre nous a pu l'observer des millions de fois et continue de l'observer effectivement à chaque pas. Le sophisme de la philosophie idéaliste consiste en ce que la sensation y est prise non pas comme un lien entre la conscience et le monde extérieur, mais comme une cloison, un mur, qui sépare la conscience du monde extérieur, non pas comme une image correspondant à la sensation de phénomènes extérieurs, mais pour 'la seule donnée existante'.

Comme on le voit, l'idée exprimée dans cette citation est totalement à l'opposé de ce qu'affirme Ramišvili, qui s'appuie sur Humboldt et tente d'expliquer pourquoi ce dernier rencontre une réception si difficile dans notre réalité. Mais d'où vient cette citation? Afin d'en faciliter la reconnaissance, il convient de citer encore un extrait du même texte. Ce passage en est venu à exercer une fonction presque sacramentelle dans tous les manuels de matérialisme dialectique :

La matière est une catégorie philosophique servant à désigner la réalité objective donnée à l'homme dans ses sensations qui la copient, la photographient, la reflètent, et qui existe indépendamment des sensations.

Maintenant, le doute n'est plus permis : presque n'importe quel citoyen soviétique qui est passé par l'enseignement supérieur reconnaît la source sans équivoque : il s'agit de *Matérialisme et empiriocriticisme* de Lénine.

Maintenant, la nature de la contradiction évoquée devient claire, de cette contradiction qui apparaît dans l'explication des deux obstacles à la réception de Humboldt autour de la relation mutuelle entre sujet et objet. Dans le premier cas, la conclusion est liée à la protestation contre le primat de l'existence sur la conscience, dans le second cas, avec le rejet de la théorie léniniste du reflet. Consciemment ou non, la position idéologique, fût-elle exprimée de façon floue, voire voilée, était plus importante que la cohérence interne de l'exposé.

Nous sommes là au plus près de la tragédie du chercheur : l'intrusive et omniprésente idéologie marxiste-léniniste, alliée à la satisfaction interne qu'apporte la résistance à cette même idéologie, tout cela faisait barrage au développement de la pensée.

Dans le cas de Guram Ramišvili, c'est précisément cette résistance, colorée, qui plus est, d'une nuance politique de la conscience de l'asservissement politique de son propre peuple, qui a donné comme résultat une série de tentatives infructueuses pour prouver, sur la base de la conception humboldtienne du langage, que le bilinguisme précoce freine le développement normal de l'intelligence.

Pour mettre en lumière cette impasse de façon plus détaillée, il serait intéressant d'examiner une brillante application de l'interprétation que Ramišvili fait de Humboldt sur l'exemple de l'essai «L'homme chantant — Homo cantor», dans le livre éponyme écrit par Nodar Andguladze, célèbre chanteur d'opéra géorgien et pédagogue. Ce recueil a été publié en géorgien au milieu des années 1990, puis ma traduction du livre en russe a été publiée à Moscou.

L'épigraphe est tirée des œuvres de Wilhelm von Humboldt :

Les mots s'écoulaient librement, sans contrainte, et non intentionnellement de la poitrine de l'homme, et probablement dans nul désert on eût pu rencontrer une horde nomade qui n'ait pas eu ses chants. En vérité, l'homme, comme tout le genre des êtres vivants, est une créature chantante, à ceci près qu'il combine la pensée avec les sons du chant.

L'article prétend être une synthèse scientifique de la linguistique et de l'art vocal. Cependant, la seule méthode qui permet à l'auteur de mener à bien sa tâche, dont l'audace n'a d'égale que son inutilité, consiste à remplacer un concept par un autre. Les prédicats linguistiques sont directement attribués au chant, et la seule justification de cette opération est la conviction émotionnelle inhérente au romantisme. Cela est clairement mis en évidence par le passage suivant :

Sur le chant, en ce sens, on peut dire la même chose que Humboldt dit au sujet de la langue 'dans son passé, elle provient aussi d'un mystérieux trésor, où on ne peut jeter un regard que jusqu'à une certaine limite, après quoi il se referme hermétiquement, en ne laissant derrière soi que la sensation d'être inconnais-sable. Cet infini, sans commencement ni fin, éclairé seulement par le passé récent, la langue le partage avec l'existence de toute la race humaine en général.

Et pourtant, grâce à elle, nous pouvons sentir plus clairement et plus distinctement comment même le lointain passé est encore présent dans le présent, car la langue est saturée des expériences des générations précédentes et elle en garde le souffle vivant'. (Gumboldt, 1984, p. 82)

De même, le chant se voit attribuer une fonction cognitive. Dans ce cas, ce n'est pas un mot qui est remplacé par un autre, mais des valeurs différentes d'un même mot : le «son» comme élément acoustique de la parole cède la place au «son» comme phénomène musical :

W. von Humboldt considérait que 'tout son individuel se trouve entre l'homme et la nature... l'homme s'entoure d'un monde de sons pour absorber et réinterpréter le monde matériel'. (Gumboldt, 1984, p. 80)

A côté de la substitution de sens, la deuxième caractéristique de cette lecture est un refus de reconnaître le caractère complémentaire, auxiliaire des métonymies et de divers artifices rhétoriques dans le discours philosophique. Cela signifie que les métaphores et les allégories sont prises pour une exposition directe et immédiate du contenu. Il en résulte que les textes de Humboldt ou de Hegel sont lus, pour ainsi dire, *more geometrico*, c'est-à-dire que des notions par essence métonymiques comme «vision», «souffle», «naissance», etc., sont prises dans un sens littéral, comme les concepts de «bissectrice», «perpendiculaire» ou «asymptote». Qu'il s'agisse bien d'un refus, et non d'une simple négligence ou absence de prise de conscience, on peut le voir clairement dans le passage suivant :

En son temps, Wilhelm von Humboldt a mis en évidence avec une clarté impressionnante la relation entre ces phénomènes. Selon lui, l'action constante et uniforme de l'esprit élève le son articulé jusqu'à l'expression de la pensée. Le son, pour Humboldt, est la matière véritable de la langue. Mais pas seulement la matière. Le son et l'ensemble des impressions sensorielles et des mouvements involontaires de l'esprit créent la langue. On connaît bien les thèses fondamentales de Humboldt : 'La langue est un organe qui génère la pensée ... La pensée est toujours associée aux sons de la langue ... Dans le son articulé se manifeste l'essence de la pensée, et dans le son inarticulé, l'essence du sentiment'... Mais moins d'attention est accordée aux paroles suivantes de Humboldt, qui, à notre avis, ne constituent pas une simple métaphore, 'le son *naît en nous* comme un gémissement frémissant, et coule de notre poitrine, comme *le souffle même de la vie* ... Il combine en soi l'humain et l'univers'.

Et plus loin:

En ce sens, la déclaration suivante de Hegel devrait attirer notre attention. Pas plus que le texte de Humboldt précédemment cité, *elle n'a un caractère de métaphore* : 'en musique, le chant est la joie et le plaisir de s'écouter, comme l'est le libre chant de l'alouette. Le fait de crier sa joie ou sa tristesse n'est pas encore de la musique ; même dans la souffrance, le ton doux de la plainte doit pénétrer et éclairer le chagrin, et nous devons avoir l'impression qu'il convient de souffrir ainsi pour exprimer la douleur dans cette plainte. Telle est la douce mélodie que l'on entend dans tous les arts'. (Gegel, 1968, t. 1, p. 168)

Mais le plus intéressant pour notre propos est l'endroit où le maestro Andguladze remercie «Nodar Ladaria, sous la plume duquel mes *Essais* ont gagné en clarté de formulation et, de l'avis de l'auteur lui-même, se perçoivent plus clairement que dans l'original géorgien». Pourquoi l'auteur a-t-il formé semblable opinion ? Est-il possible qu'ici, sans aucune condition, fonctionne la thèse que «les différentes langues ne sont aucunement différentes nominations de la même chose, mais des façons différentes de la voir» ? Pourtant, il n'est pas impossible d'identifier certaines conditions externes. Par exemple, bien des explications peuvent se trouver dans la nature et l'étendue de la reconnaissance du texte quand il est publié dans sa langue originale et en traduction. Mais voici un argument encore plus fort : si le vocabulaire et les tournures de phrases de la philosophie allemande de l'époque romantique se sont si parfaitement intégrés dans le tissu du discours scientifique, philosophique et journalistique russe, que la preuve que la fameuse *Conversation* du starets Serafim Sarovskij avec Motovilov était un faux fut apportée par leur présence dans le texte, (ce qui signifie que le véritable auteur n'était pas en mesure de les éviter), il est alors facile de comprendre pourquoi les lacunes de l'aspect sémantique, trop visibles dans l'original, se sont si facilement lissées dans la traduction en russe.

Tout ce qui précède suscite dans mon esprit l'image d'un scientifique moscovite, que j'ai rencontré à Rome au milieu des années 1990. Il parlait avec une émotion non dissimulée de B. Uspenskij, qui, selon lui, «avait échangé sa haute stature de professeur de l'Université de Moscou contre Dieu sait quoi.» Par ce «Dieu sait quoi» il sous-entendait le travail de recherche passablement fructueux que B. Uspenskij menait à l'époque à l'Institut d'études orientales à Naples. A ma question concernant ses activités personnelles, l'hôte moscovite répondit qu'il était en contact avec la Société biblique internationale, ce qui signifiait des bourses confortables et des voyages réguliers à l'étranger. Tout cela, apparemment, laissait loin derrière l'idée de «haute stature».

Quelle que soit l'opinion de l'interprète géorgien de Humboldt sur le bilinguisme, l'exemple du voyageur moscovite est une bonne base empirique pour affirmer qu'une double norme stable n'a nul besoin de deux langues, que l'adultère comme mode de vie est enraciné dans la sémantique plutôt que dans la morphologie et la syntaxe. Si j'ai évoqué ce travailleur ordinaire du front intellectuel, c'est aussi à cause du cadeau que j'ai reçu de lui : le livre de Mildred Larson *Meaning-based Translation* a été pour moi une impulsion décisive pour réfléchir aux pratiques que j'avais jusqu'alors suivies sans m'en rendre compte. Tout s'avéra très simple: si on se représente les différentes langues comme seulement des options pour exprimer la diversité des significations et des nuances de sens, alors la nécessité d'opérer avec des concepts tels que «incompréhensible», ou «inhérent», etc. tombe d'elle-même. Il suffit de briser la malédiction bien enracinée, qui relie en un tout inséparable la forme et le contenu, et les fantômes du romantisme gagneront un repos mérité dans le cimetière des contextes historiques.

2. LA FARCE

Il est temps maintenant d'en venir à la farce. Comme il a été dit plus haut, il s'agira de l'introduction du nom de Humboldt dans l'esprit des masses, liée à l'activité du premier président de la Géorgie indépendante, Zviad Gamsakhourdia. La nature de cette introduction, en soi, n'est pas scientifique, parce que nous ne pouvons pas critiquer les textes produits par le président.

Il est significatif que cette phase de «réception» n'est pas liée à la publication d'un texte, mais, disons, avec son exécution. Il s'agit d'une conférence donnée par Zviad Gamsakhourdia dans la salle de concert de la *Philharmonic* de Tbilissi devant un grand groupe de personnes le 2 mai 1990. Par la suite, la transcription de cette conférence acquit un caractère programmatique pour le mouvement politique appelé *zviadisme*, et a été plusieurs fois republiée sous le titre de «La mission spirituelle de la nation géorgienne.»

Si pour Ramišvili Wilhelm von Humboldt n'était qu'un soutien indirect dans sa protestation contre la russification, dans le cas de Zviad Gamsakhourdia, il devient déjà un véritable pilier de l'identité géorgienne:

Humboldt est une manifestation de notre fierté. A l'époque où les membres du clergé appelaient la langue géorgienne un 'dialecte de chiens', où, dans les plus anciennes églises géorgiennes il était considéré comme un péché de dire la messe dans la langue maternelle, le grand linguiste Wilhelm von Humboldt parlait déjà de la signification historique de la langue géorgienne.

Toutefois, ce n'est pas le seul pilier : particulièrement intéressante dans ce même contexte est une rapide allusion à Johann Friedrich Blumenbach³. Gamsakhourdia ne fait que mentionner son nom. Mais l'anthropologue allemand, contemporain de Humboldt, aurait pu devenir un fondateur beaucoup plus marquant pour la fierté nationale. Mais l'idée de la perfection raciale des Géorgiens, dont sont issues toutes les autres races dans un processus de dégénérescence générale était trop clairement nazie pour Gamsakhourdia, qui fait appel à des valeurs démocratiques libérales et promouvait un développement démocratique du pays. Pourtant, la question raciale ne pouvait pas rester totalement inaperçue. Dans l'ex-trait suivant de la conférence de Gamsakhourdia, nous voyons comment le contenu de la théorie de Blumenbach est implicitement mais fermement attribué à Humboldt :

³ J.H. Blumenbach (1752-1840), anthropologue et biologiste allemand. Il était le tenant de la théorie dite «dégénérationniste», selon laquelle tous les hommes proviennent d'une souche unique, et ne sont différents qu'en vertu de modifications climatiques progressives et réversibles. C'est ce qu'il appelait le phénomène de la *dégénération* (*Abartung*). Cette théorie donna lieu à de multiples contresens, faisant de Blumenbach le promoteur d'un racisme fixiste avant l'heure. [NdT.]

Il faut dire que les recherches dans le domaine du basque et sur l'origine de l'ancienne population de la péninsule ibérique ont conduit Humboldt à la conclusion que les populations autochtones primitives de l'Europe du Sud (Pyrénées, Italie et les îles de la Méditerranée) étaient une population ibérique. Cette population est appelée proto-ibère, c'est d'elle que sont issues les populations ultérieures de l'Europe. Dans la science, on a également adopté le terme de 'race méditerranéenne', ou d'«espèce méditerranéenne» pour désigner cette lignée, qui est identique à l'expression 'race caucasienne' ... C'est l'aire de distribution de l'espèce proto-ibère, qui, selon les travaux de Wilhelm von Humboldt, eut de nombreuses ramifications.

Il est beaucoup moins dangereux d'appuyer son argumentation sur la langue que sur la race. Seulement il y avait un problème: on ne peut pas dire que la supériorité de la langue géorgienne apparaisse clairement dans les affirmations de la science occidentale. C'est alors que vient en aide la théorie du complot, ancienne et fidèle alliée de tous les démagogues :

On nous cache les travaux des grands savants occidentaux dans le domaine de l'ethnogenèse des Ibères, tels que Wilhelm von Humboldt et d'autres. Mes amis, cela n'a qu'un but : insuffler à la nation géorgienne un complexe d'infériorité.

Il s'agit bien sûr du texte de Humboldt *Vérification des recherches sur les habitants autochtones de l'Espagne au moyen de la langue basque* (Humboldt, 1820-21). Seuls de petits fragments de ce travail avaient été publiés dans le recueil de 1985 «Le langage et la philosophie de la culture». Ce qui restait inédit demandait une interprétation immédiate. Et cette interprétation suit avec une remarquable aisance :

Ce travail n'a pas, jusqu'ici, été traduit en géorgien, et, en fait, il est victime d'un boycott. Pour certaines raisons, tout cela a toujours été caché. Notre tâche consiste à traduire ce texte en géorgien et à le répandre en Géorgie, pour que les Géorgiens apprennent leur véritable origine. Comme vous le savez, la science occidentale ne connaît pas de plus haute autorité que Humboldt. Bien que, selon une étude récente de chercheurs contemporains sur les langues kartvéliennes⁴ (Jan Brown⁵ et d'autres), on puisse affirmer que le basque est la quatrième langue kartvélienne.

Prêtons attention aux mots-clés : «boycott», «répandre», «autorité», ces trois mots sont les méthodes préférées de la lutte politique menée par Gamsakhourdia et ses partisans. C'est ce genre d'inventaire conceptuel qui a accompagné l'introduction du nom de Humboldt dans la conscience de masse, et le résultat en fut le même que pour les luttes politiques des «zvia-

⁴ Les langues kartvéliennes regroupent plusieurs langues apparentées du Caucase méridional, dont le géorgien, le laze, le svane, le mengrélien. [Ndt.]

⁵ Jan Brown, professeur à l'université de Varsovie, spécialiste des langues kartvéliennes, toujours cité de façon louangeuse par Z. Gamsakhurdia. [Ndt.]

distes». Les partisans du Président ont vu dans Wilhelm von Humboldt une sorte de Jesus Navin⁶, qui se tenait les bras largement écartés sur le champ de bataille pour l'indépendance nationale, et commandait au soleil de la science d'éclairer continûment la lutte pour la justice. Les adversaires du Président, quant à eux, reniaient Humboldt, arguant que se référer à lui était irrévocablement devenu une chose du passé. Et comment toute personne sinon éduquée, du moins simplement douée de bon sens, aurait-elle pu prendre au sérieux, par exemple, ce passage qui ne pouvait que discréditer aussi bien l'auteur que celui qu'il citait :

Mes amis, les liens entre les Irlandais et les Ibères géorgiens sont extrêmement profonds. C'est précisément ce dont il est question dans le travail de Humboldt : en Irlande, dans le nord de l'Europe, a eu lieu une migration des Ibères. Humboldt les distingue nettement des Ibères du sud, où ils formaient la population indigène, mais en Irlande, en Grande-Bretagne et dans d'autres endroits s'est déroulée leur migration, et des colonies ont été fondées. La population la plus ancienne de l'Irlande, les Pictes, étaient aussi des descendants des Ibères.

Cette façon d'introduire Humboldt dans l'horizon intellectuel de la population a semblé être extrêmement efficace, mais resta de très courte durée. Ses effets ont eu un impact négatif sur la réception intellectuelle de l'héritage humboldtien. Pour la nouvelle génération, qui ne connaît pas le russe et qui considère la philosophie allemande de façon encore plus sévère que Nozick⁷ juge les intellectuels, Wilhelm von Humboldt reste un penseur qui a fait une contribution certes importante, mais pas décisive au développement des idées libérales, et un fonctionnaire, qui a eu la sagesse de choisir, entre Fichte et Schleiermacher, de donner la préférence à ce dernier.

© Nodar Ladaría

(traduit du russe par Patrick Sériot)

⁶ Jesus Navin, ou Josué est le successeur de Moïse dans la conduite du peuple juif vers la Terre promise. Il mène la conquête du pays de Canaan puis installe les tribus d'Israël. [Ndt.]

⁷ Robert Nozick (1938-2002) était un penseur «libertarien», c'est-à-dire partisan d'un Etat ultra-minimal et du droit naturel de l'individu. [Ndt.]

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDGULADZE Nodar, 2003 : *Homo cantor*, Moskva : Agraf.
- GEGEL' G.V.F. [HEGEL], 1968 : *Estetika* [Esthétique], Moskva : Mysl'.
- GRAMSCI Antonio, 1975 : *Quaderni del carcere*, Torino : Einaudi.
- GUMBOL'DT [HUMBOLDT] Vil'gel'm fon, 1984 : *Izbrannye trudy po jazykoznaniju* [Travaux choisis de linguistique], Moskva : Progress.
- GUMBOL'DT [HUMBOLDT] Vil'gel'm fon, 1985 : *Jazyk i filosofija kul'tury* [Le langage et la philosophie de la culture], Moskva : Progress.
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1820-21 : *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Spaniens vermittelt der Vaskischen Sprache*. Traduction russe (partielle, par S. Starostin) : «Proverka issledovanij o korennyx obitateľjax Ispanii posredstvom baskskogo jazyka», in Gumbol'dt, 1985, p. 350-359.
- LARSON Milderd L., 1998 : *Meaning-based Translation : A Guide to Cross-Language Equivalence*, 2nd edition, University Press of America, 586 p.
- MAMARDAŠVILI Merab, 1984 : *Klassičeskij i neklassičeskij ideal racional'nosti* [L'idéal classique et non classique de rationalité], Tbilissi : Metsniereba.
- RAMIŠVILI Guram, 1985 : «Ot sravnitel'noj antropologii k sravnitel'noj lingvistike» [De l'anthropologie comparée à la linguistique comparée], in Gumbol'dt, 1985, p. 309-317.



Zviad Gamsakhurdia (1939-1993)